

# ENTRE CIEL ET TERRE



## RECUEIL DE POESIES

CYRIL SUQUET © MARS 1998

# ENTRE CIEL ET TERRE

- POESIES -

## Feuille d'automne

Par un temps triste, sous le signe du nuage,  
Une feuille part en voyage.  
Elle vous caressera le visage,  
Ne la méprisez pas, elle n'est que de passage.

Feuille d'automne, née au printemps  
Câline et tranquille,  
A la vie claire et monotone,  
Voici venu le moment de fuir le sale temps.

Feuille d'automne, fille du vent,  
Liberté t'est donnée,  
Délivrance t'est accordée,  
Fais-en bon usage en cet instant.

Prend ton plus bel envol,  
Tant qu'il est encore temps  
Et vient tapisser le sol,  
L'automne n'en sera pas mécontent.

## Jardinage sur fond rose

Dans le pré carré vert,  
Les fleurs gaiement, j'arrose,  
Surtout les roses.  
Au passage, je pose quelques vers  
Histoire de faire pousser de la prose.  
J'ôte aussi quelques petits vers  
Venus se frotter à la rigueur  
De cet terrible hiver.  
J'arrose, toujours j'arrose,  
Les vers en ont la cirrhose.

Dans le pré carré vert,  
Je mets la dose  
D'amour et de fraîcheur,  
Histoire de faire monter la prose.  
J'arrose, toujours j'arrose,  
Je mets les vers à pied d'œuvre,  
Les obligeant au revers.  
J'adore cet univers,  
je m'y sens en osmose,  
Même si parfois, je passe au travers.

Dans le pré carré vert,  
J'oublie mon arthrose,  
Je reprends des couleurs.  
J'arrose, toujours j'arrose,  
Et j'attire les couleuvres  
Qui courent après les petits vers.  
J'adore cet univers,  
Son ambiance et sa chaleur.  
Le jardinage, et pour cause,  
C'est la vie en rose !

## Souvenirs de marée basse

Souvenirs d'enfance en Normandie,  
A Villers sur mer, entre Houlgate et Deauville,  
Secrètement enfouis et préservés pour l'éternité.  
Quand je recherche des traces de ces années,  
Tout semble vague au fin fond de ma mémoire.

Soudain, le flou laisse place à une miraculeuse éclaircie,  
La marée basse prend place,  
Un flot de sensations remonte en surface.

Les mouettes annoncent la marée et font la causette  
Sur les premiers bancs de sable sec,  
Les crabes sortent de leurs grottes et posent leurs serviettes,  
Les vers laissent à la clarté du jour  
Des panneaux de signalisation en forme de serpent, in,  
Les crevettes jouent à cache-cache avec les filets des pêcheurs,  
Les bars et les maquereaux font l'anguille,  
Histoire de narguer les hameçons errants,  
Les vieux marins posent leurs parasols et leurs sièges  
Sur une petite île improvisée,  
Des enfants sautent à la marelle, au rythme des vagues,  
D'autres s'éclaboussent avec frénésie,  
Certains même se baignent, plongent, nagent,  
Tous savourent ces moments simples de grand bonheur  
Pendant que les adultes se querellent autour d'une partie de boules.

La mer, pendant tout ce temps,  
Parcourt tranquillement son chemin  
Et jamais ne s'arrête.

Le soleil pose son regard sur ces terres laissées à l'abandon,  
Un couple de jeunes amoureux, court sur le sable mouillé,  
Les cheveux au vent, de l'amour plein la tête,  
Des chevaux au galop trempent leurs sabots au bord de l'eau,  
Les coquillages sont à la fête,  
Les moules s'installent tranquillement et font banquette,  
Les beaux bateaux et les paquebots, au loin,  
Venus du Havre de paix, font trempette,  
Des bandes de gamin construisent des châteaux de sable,  
De véritables forteresses de pacotille parées à la tempête.

Soudain, tout m'échappe,  
Les odeurs s'enfuient, les images se retirent  
Les souvenirs disparaissent, les sensations s'effilochent  
la mémoire s'efface,  
La mer remonte.

## Retour sur Andelle

Revenu par hasard en Bray,  
Je ne me souvenais plus d'elle,  
Cette douce rivière au nom d'Andelle,  
Au long cours si bien calibré.

Elle se fait belle à Forges-Les-Eaux,  
Prend son envol le long du val.  
A Sigy, elle cavale, dévale  
Et galope avec les chevaux.

L'Andelle se pose à Nollevail.  
L'ancienne gare sert de citadelle  
Et veille en amant, en aval,  
Gare à ceux qui volent à tire-d'aile.

Heureux d'être à nouveau près d'elle,  
Nous voguâmes comme deux hirondelles,  
Fleuretant avec la pierre marbrée  
A la gloire du pays de Bray.

## Les oiseaux du ciel

Les oiseaux du ciel,  
Je les ai vus, les ai reconnus même,  
Ils ont déjà survolé notre pays il y a bien longtemps.

On les appelle les oiseaux migrants.  
A coups d'ailes, ils quittent leurs eaux  
A la basse saison, pour des jours meilleurs  
Dans de nouvelles contrées, plus au sud.  
Je sais que c'est un leurre, un mensonge  
Fabriqué par l'homme pour sa bonne conscience.

Les oiseaux migrants fuient l'homme,  
Se déplacent sans cesse, évitent les images de bain de sang,  
Les horizons assombris par les fumées noires de la mort.

Les oiseaux du ciel,  
Je les ai vus, les ai reconnus même, à la peine,  
Il ne peuvent plus redescendre sur terre,  
Ils n'ont plus de sud où aller, ils tournent en rond  
Jusqu'à temps que la pollution meurtrière cesse.



## Deux oisillons

Deux oisillons, au gazouillis enivrant,  
Viennent de bouleverser ma vision de l'horizon.  
Plus qu'un symbole, ils ont apporté l'unique pierre  
D'un édifice que je ne comptais pas construire.

Libres comme des feuilles qui s'envolent  
Et se laissent bercer par le vent,  
Sans se soucier des lois de l'équilibre,  
La nature suit son chemin, paisible, sereine.

Enchanteurs telles des notes qui décollent  
Et s'évadent de leur partition,  
Laisant place aux aléas de l'improvisation,  
La musique de la liberté suit l'air du temps.

Deux oisillons, précurseurs,  
En quelques battements d'ailes et gazouillements d'amour  
Ont balayé tous mes regards  
Et ont laissé s'envoler tous mes espoirs.

## Jacquot le perroquet

L'autre jour, en fin d'après-midi,  
A l'ombre des tilleuls,  
J'ai assisté avec mon brave filleul  
A une scène peu banale.  
Un perroquet récitait à tue-tête  
Et sans le moindre complexe, des petits poèmes.  
Pour une veine,  
Moi, Jacquot, qui suis un admirateur de Verlaine,  
j'étais à la fête !  
J'avais posé par terre ma laine  
Et j'écoutais d'un oeil attentif  
Cet oiseau rare.  
Il était peu avare  
D'alexandrins et de quatrains  
Le diable !  
Il en sortait de partout,  
Parfois sans queue ni tête,  
De son bec, de son regard  
Et même de son plumage.  
Ses envolées lyriques  
Me laissaient sans voix,  
Je lui tirais mon chapeau !

L'autre jour, en fin d'après-midi,  
Allongé sur l'herbe avec le jeune Étienne,  
Reniflant les parfums des coquelicots,  
Je savourais sans peine  
Le flot continu du poète perroquet.

J'admirais le timbre de sa voix  
Et la portée de son écho  
Dans la silencieuse vallée.  
Je restais pensif.  
Il nous avait rabaissé notre caquet  
Le bougre !

L'autre jour, en fin d'après-midi,  
Cueillant des bouquets de glaïeuls,  
J'ai vécu une scène géniale  
Avec un sacré animal.  
Ce perroquet a fait honneur à ses aïeux  
Et pendant une heure m'a tenu en haleine,  
Oubliant définitivement mon filleul  
Qui baillait comme un cheval.

Moi, Jacquot qui n'était plus à la fleur de l'âge,  
Comme le bel Étienne  
Qui ronflait comme un sauvage,  
J'étais ébahi par le parfum de sa voix.  
La rivière de mots qui s'écoulait au vert,  
Et s'envolait jusqu'aux nuages,  
La magie noire du vers,  
Un vrai pied de nez aux poètes !

L'autre jour, en fin d'après-midi,  
Me promenant l'esprit au ras des pâquerettes,  
J'ai redécouvert la féerie du verbe,  
Par la voix d'un compteur d'opérette,  
Un poète en herbe.  
Depuis cette rencontre peu banale,  
Je ne pense plus qu'à la poésie  
Et aux vers enchanteurs de l'animal.  
Ils me réveillent la nuit et je me surprends  
A les répéter en plein sommeil.

Dès que mon filleul,  
Épris par son désir de sieste  
Me laisse le loisir de m'évader,  
Je cours, je respire,  
Je m'envole à mon pèlerinage.  
Je le guette et l'attends comme un enfant,  
Caché derrière le feuillage.  
Je viens écouter à l'ombre des tilleuls  
Le récital du perroquet.  
Il enchaîne de tête  
Des vers, des vers, encore et toujours des vers  
Jusqu'à temps que l'autre jour,  
En fin d'après-midi.

## L'escargot Oscar

Dur, dur  
De sortir de sa carapace  
Et de se frayer un chemin.  
Qu'est-ce qu'il endure !

Il faut que sa tête passe  
Et qu'il s'entête jusqu'au lendemain  
A la découverte de feuilles.  
Quelle salade !

Oscar, le petit escargot  
En est malade  
De glisser comme un nigaud  
Et d'échouer sur l'herbe, en deuil.

Ses amis rampants à la tête dure,  
En bavent de plaisir  
Et se moquent à loisir  
De son allure.

Oscar en a marre  
De tous ces escargots  
Qui rigolent à gogo  
Près de la mare.

Que de ragots !  
Pour sûr,  
Il n'en fait cure  
Et cherche sans faim le magot.

Sa fiancée Margot  
Est sa seule complice  
Face au supplice  
Que représente cette vie d'escargot.

Oscar désire partir  
Et fuir ces dos à bosse  
Car il ne veut plus être le martyr  
De ces salles gosses.

Il y a, certes, un os  
Que faire de sa bosse ?

Le petit escargot de la Beauce,  
Fier comme un coq,  
Achève son calvaire.  
D'un geste autoritaire  
Il se libère de sa coque  
Et jette son habit de fortune dans la fosse.

Sceptique, Margot  
Le suit dans son drôle de voyage  
Et arrivés à bout de souffle sur une plage,  
Embarquent sur le premier cargo.

Oscar, le révolutionnaire  
N'est jamais réapparu sur ses terres d'origine.  
Il a renié sa vie d'escargot  
Pour un bonheur solitaire  
Et une fin que l'on imagine  
Après de sa reine Margot.

## La mouche et la vache

La mouche se promène,  
Tranquille et sereine,  
Se laissant aller aux vents, elle mène  
Une vie calme et saine.

La vache, dans le pré, allongée,  
Sage et sans ombrage,  
S'invite à brouter, d'un pas léger  
Sans alerter le pâturage.

Scrutant au loin l'horizon,  
Notre amie la mouche,  
Qui craint la nouvelle lune,  
Bat de l'aile d'un air louche.  
Elle se réfugie, par peau, en cette saison  
Sur un aéroport de fortune.

Posée sur le dos de la vache,  
La mouche répare les dégâts, s'étire,  
Prépare déjà son départ sans relâche,  
Ne pensant pas un instant à l'endroit où elle prend plaisir.

La vache, alertée par cet atterrissage  
Imprévu et fort peu désirable,  
Remue la queue comme au plus bel âge  
Et fouette la tsé-tsé, pauvre misérable !

La vache ! La mouche qui s'est tue, se cache  
Et profitant d'un courant d'air, redécolle.  
Pendant que son hôte peu accueillante, mâche  
Sans cesse, elle vogue jusqu'au prochain atoll.

## Raymonde et Raymonde

Raymonde, c'est l'histoire peu banale  
D'une femme et de sa vache orientale.  
Raymonde est forte et ferme,  
L'autre Raymonde a un sacré épiderme.

Elles se nomment toutes deux Raymonde  
C'est ainsi, qu'on se le dise.

Toutes deux font la paire,  
Ce sont de braves dames.  
D'ailleurs, André, le petit père,  
Il fait souvent l'amalgame.

Le mari de Raymonde dit d'elle  
Que c'est une peau de vache,  
Qu'elle n'est pas très belle,  
Mais que finalement, c'est une sacré cravache.

Il n'est pas immonde le père André  
Mais faut le comprendre, il a un peu perdu ses repères.

L'autre Raymonde, il n'en parle pas,  
Il ne fait plus la différence.  
Après tout, ils partagent leurs repas  
Vivent sous le même toit à la même cadence.

Elles sont du même monde,  
Et dans le même moule, elle se fondent.  
Il les aime tout autant, les Raymonde  
Pour peu qu'il les confonde.



## Le taureau et le têtù

Le taureau a fière allure,  
Le têtù n'est pas un tourtereau.

Le taureau lui mène la vie dure,  
Il ne veut pas être appâté comme un blaireau.

Le têtù n'en fait cure,  
Il n'a qu'à se tenir à carreau.

Les deux font la paire,  
Ils sont de la même trempe à coup sûr,  
L'un et l'autre sont du même terreau,  
Ils finiront par s'y faire.

Le taureau l'aura à l'usure,  
Le têtù est un âne fainéant.

Le têtù se complaît dans le rôle du bourreau,  
Le taureau ira à l'aveugle dans le néant.

Les deux sont des compères,  
C'est dans leur nature,  
Entêtés jusqu'à la mort dans leur aventure,  
Ils finiront par se plaire.

## Pivert et le ver de terre

Allongé dans le pré, près d'Anvers,  
Un prétendu inconnu, lit du prévert.  
Ne connaissant pas son prénom,  
Nous l'avons prénommé ouvertement, Pivert,  
Pivert donc, se prélasse, le livre ouvert,  
Les pieds en croix, au bord de la rivière.  
Un vrai rituel, un mode de vie,  
Le bonheur, simple et pur.

Soudain, prévenu par le remue-ménage  
De l'herbe à peu près verte, Pivert  
Scrute la pelouse.  
Un ver de terre surgit, l'air bien portant  
Et satisfait de sa mission.  
Quel culot, se dit Pivert !  
Il est vert de rage,  
De dégoût aussi.  
Comment cet infâme invertébré  
A osé troubler la magie de ce moment.

A plat ventre avec ses bosses qui ondulent,  
Il a l'air fin, le ver de terre.  
Minuscule à terre,  
Il serait ridicule en plein air.  
Pivert le saisit par le revers  
Et le jette dans un verre.  
Le ver de terre a le vertige  
Mais Pivert n'en a que faire.  
Quel calvaire !

Par sa main gauche, ouverte,  
Il saisit une tige  
Et s'amuse avec le ver dans le verre.  
Pauvre ver de terre,  
Il gémit et subit les jeux pervers  
De son agresseur, Pivert.  
Quelle vermine, s'exclame le ver !  
Il a le vertige, c'est sûr  
Et prétexte du manque d'air  
Pour sauter en dehors du verre.

Pivert n'a pas le temps de l'attraper  
Que déjà, le ver swingue de tout son long  
Sur l'herbe fraîche.  
Qu'il est heureux ainsi, tête-bêche,  
Il effectue sa danse du ventre sur le pré vert,  
Un vrai rituel, un mode de vie.  
Le bonheur, simple, terre à terre.

Pivert ne relâche pas son effort  
Et poursuit le ver sur ses terres.  
Mais mal lui en a pris,  
D'avoir pour le ver tant de mépris.  
Affolé, de peur d'être piétiné, le ver de terre  
A ameuté sa tribu et se sent plus fort.

Le prétendu Pivert, seul au vert,  
Assailli par une armée de vers  
En tombe a terre, vert de peur  
Et bien loin du bonheur,  
Du Prévert.

## Le renard, la sorcière et la fourmi

Face à face  
Nez à nez,  
Les yeux dans les yeux,  
Le renard et la sorcière s'épient.

A la suite d'un pénible hiver,  
Glacial et bien avare,  
Se sont accumulées misère  
Et détresse comme dans un cauchemar.

La sorcière est amère,  
Le renard est blafard.

A la croisée des chemins,  
Bien loin de toute vie humaine,  
Le renard et la sorcière ont eu grand peine  
A affronter les lendemains.

A la croisée de leurs destins,  
Renard et sorcière,  
Sorcière et renard  
Préparent joyeusement le festin.

Un trésor, oublié au fin fond de la vallée  
Les attend depuis belle lurette.  
L'un et l'autre préparent leur musette,  
L'un et l'autre veulent l'avalier.

Face à face,  
Nez à nez,  
Les yeux dans les yeux,  
Le renard et la sorcière pestent.  
Ils attendent depuis des siècles,  
Guettent le moindre geste,  
Et commencent à fulminer.

La sorcière craint la ruse,  
Le renard a peur d'un coup de balai.  
Durant des jours,  
Le renard a mené la danse,  
La sorcière a transformé ses apparences.  
Durant des nuits,  
La sorcière a agité son tapis,  
Le renard a surveillé avec tant de dépit.

Un beau matin,  
Tous deux endormis,  
Et épuisés par ces nuits sans fin  
Ne virent pas le beau butin  
Être dérobé par une fourmi,  
Venue de bien loin d'un pas si fin.

La sorcière, réveillée par la brise,  
En fit part au renard, médusé,  
Désabusé, en pleine crise  
Et en prise aux pires angoisses.  
La sorcière crie à la poisse,  
Peste de s'être laissée abuser  
Et accuse le renard de méprise.

Le renard s'en va d'un air frivole,  
La sorcière dépouillée, s'envole,  
La fourmi, alerte, doucement rigole.

## Le mur et l'araignée

L'araignée se laisse aller,  
Elle a l'air inanimé dans son étoile  
Mais sans se gêner ni se bousculer,  
Tisse tranquille sa toile.

Elle vient s'appuyer sur le mur  
Qui n'a rien demandé à personne.  
Elle va l'apprivoiser à coup sûr  
Et en faire un pilier de son trône.

L'araignée attend sagement la visite  
De rampants et d'escadrons de chasse de tous horizons.  
Peu lui importe que le mur s'agite  
Puisqu'elle s'agrippe aux cloisons.

Invités et pièges de dernière heure  
Font office de repas de la dame araignée.  
Les uns gesticulent, les autres se meurent  
Et se morfondent sans rechigner.

Que de remue-ménage s'écrit le mur,  
Cela ne peut plus durer !  
L'araignée est au pied du mur  
Et se voit en un coup de vent, virée.

Réfugiée dans ses pensées de retraite,  
La petite bête a des idées derrière la tête  
Et n'aime pas ainsi qu'on la traite.  
Battue mais pas résignée, elle s'entête.

Le mur, de nouveau tout blanc comme un nouveau né,  
Croit un instant à sa lumière  
Mais ce n'était sans compter sur l'araignée  
Qui dans un petit coin, a rebattit sa chaumière.

Abattu et déprimé par tant de persévérance  
Le mur en perd sa rigidité  
Et se laisse envahir sans résistance  
Par cette arachnide d'une étrange cupidité.

## Le moustique et le dormeur

Le moustique aime l'homme  
Au fond de son lit,  
Au milieu de la nuit,  
Lorsque celui-ci, paisiblement, rêve.

Bzz, bzz, bzzzzzzz..

Le moustique aime l'homme,  
Son odeur, son sang, son inconscience,  
Son sommeil, son impatience,  
Son dévouement pendant la trêve.

Bzz, bzz, bzzzzzzz..

Le moustique aime côtoyer l'homme,  
Le frôler, le caresser,  
L'ennuyer, le torturer  
Jusqu'à ce que son doux rêve fasse grève.

Bzz, bzz, bzzzzzzz..

Le moustique aime se confier à l'homme,  
Lui chuchoter des mots doux au creux de l'oreille,  
Jusqu'à ce qu'il s'éveille,  
Furieux et désespéré, la nuit fût brève.  
Alors, il sera temps que le moustique  
Songe à faire de beaux rêves.

Bzz.



## La phobie des petites bêtes

Elles courent, elles courent les petites bêtes,  
Elles sont bien vivantes,  
Souvent microscopiques, inoffensives, drôles même,  
Et pourtant, et pourtant,  
Elles nous angoissent, pétrifient nos corps, hantent nos nuits,  
La vraie phobie de la petite bête !

Elles rampent, elles rampent les petites bêtes,  
Elles se glissent là où on ne les attend pas,  
Elles chatouillent nos esprits, dérangent nos consciences,  
Et cependant, et cependant,  
On a l'air ridicule avec notre peur !

Elles volent, elles volent les petites bêtes,  
Et se faufilent dans les moindres recoins,  
Inattaquables et insaisissables,  
Prêtes à reprendre du service sur notre havre de paix  
Et ainsi, et ainsi  
Accroître notre stress incompréhensible !

La phobie de la petite bête  
A ses racines dans le mystère du subconscient.  
Sans fondement et sans explication apparente,  
Elle est bien réelle, bien vivace.  
La peur latente et viscérale  
Est prête à se manifester à tout instant  
A la moindre évocation des petites bêtes !

## La ferme !

Ca crie, ça braille, ça grouille dans tous les sens,  
Une vraie jungle !  
Les cochons côtoient les hyènes,  
Les chèvres énervent les ânes,  
Les requins courent après les rats,  
Les coqs font des pieds de nez aux roquets,  
Quelle cacophonie !  
Ca hurle dans ce poulailler humain,  
C'est irrespirable, invivable,  
Un véritable borbier !  
De la boue plein la tête,  
Du crottin dans les neurones  
Et de la graine jusqu'au yeux.  
Chienne de vie !  
Pas de place pour les animaux  
Et ceux qui les singent.  
Les rapaces ont pris d'assaut les places d'honneur,  
Pas de pitié pour les chacals !  
On noie le poisson pour mieux aveugler la basse-cour.  
Ca jacasse de plus belle,  
Des vrais bœufs, insouciantes et irresponsables,  
La ferme !

# Vieille France

- Village
- Le berger de vieille France
- Les artisans du clair de lune
- L'ermite
- Mort d'un village

## Village

Village

En ce village, j'ai vu le jour

Village sans âge

Village de pierre et de terre

Village de traditions et de valeurs

Village hors du temps

Vie

Village de mes premiers jours

Village qui a bercé mon enfance

Village qui a cajolé mes nuits d'angoisse

Village que j'ai sillonné de toutes parts

Village de mes illusions et de mes peines perdues

Village en fête

Village de cloches et de clochers

Village d'artisans et de partisans

Village de mystères et de tabous

Village d'amour et de solidarité

Village de ragots et de ragoûts

Village des odeurs et des rôdeurs

Village qui a tout emporté dans son sillage

Vieillesse

Village de mes enfants  
Village de mes souvenirs  
Village de mes confidences  
Village des sensations et des émotions  
Village du bonheur et du bien-être  
Village de mes retraites  
Village du repos et du réconfort

Village sans âge

Village de pierre et de terre  
Village en dehors du temps  
Dans ce village, tous mes souvenirs y sont sculptés  
Toute ma mémoire y est gravée  
Ce village, c'est ma vie  
Mon passé, mon présent, mon avenir  
Mon testament  
Il verra mon dernier coucher de soleil.  
Mon village

## Le berger de vieille France

Le berger habite un village  
Que j'ai épousé dans mon enfance.  
Perché dans les montagnes, Vieille France  
Est une petite cité, sage et sans âge.

On y compte plus de vaches que d'habitants,  
Plus de chèvres que de maisons,  
La nature a pris le pas sur le temps,  
Vieille France vit au rythme des saisons.

Le maire de Vieille France est son berger.  
Loin du tumulte de la ville,  
Bercé par le culte des artisans et des fromagers,  
Vieille France coule des jours paisibles.

Les moutons ruminent en paix, à fleur de peau,  
Le berger est leur ange gardien, de la plaine jusqu'aux cieux,  
Les chiens suivent le troupeau,  
Le bonheur a bâti son nid en ce lieu.

## Les artisans du clair de lune

La ruelle, plongée dans la pénombre,  
Laisse apparaître quelques petites lueurs  
Au travers des baies vitrées sombres.  
Des hommes en tablier travaillent encore à cette heure.

Le forgeron croise le fer  
Avec l'étameur qui recouvre le cuivre  
Et le maréchal-ferrant qui s'entête à ferrer.

De ces petits artisans, les ruelles en sont remplies,  
Mais le commun des mortels les ignore  
Ils vivent avec leur bois, leur fer, leur cuir, la nuit  
Pendant que la ville, paisiblement, dort.

Le boulanger met la main à la patte,  
Le tonnelier cuve son millésime,  
Et le crémier fouette et écrème le mauvais goût.

Les ruelles de Vielle France sont son emblème,  
Elles regorgent de trésors oubliés,  
Des artisans installés depuis Mathusalem  
Sculptent des objets d'art dans leurs ateliers.

Le cordonnier bichonne les semelles,  
Le chausseur et le savetier se mêlent aux pointures  
Alors que le bottier leur fait un pied de nez.

La lune veille à la qualité et au moindre détail  
Au petit matin, les ruelles s'éveillent avec le soleil,  
Les artisans se sont endormis sur leurs plans de travail,  
Les oeuvres du petit jour s'émerveillent.

Pendant que le lanternier s'abreuve de lumière,  
Le tisserand ne perd pas le fil de ses créations  
Et le lainier étouffe sa pelote;

Alors que la cité se lève, à la bonne heure,  
Les artisans du clair de lune,  
Rêvent assurément d'un jour meilleur,  
Où l'exercice de leur métier sera synonyme de fortune.

L'apothicaire rend compte de ses préparations  
Au boisselier qui cintre son bois  
Et à l'épicier droguiste qui encense ses herbes.

La ruelle, plongée à nouveau dans la pénombre,  
Laisse entrevoir quelques petites lueurs  
Au travers des baies vitrées sombres.  
Des artisans travaillent encore pour quelques heures.



## L'Ermite

L'homme de la ville que je suis, ermite planqué dans son studio, sauvage perdu dans son quartier, ne connaît pas son voisin ni même la concierge ; je tentais une expérience d'un genre nouveau, une aventure burlesque qui m'apprendrait, peut-être mieux comprendre, le pourquoi de ma vie et l'une des raisons de mon tempérament de termite des villes. On m'avait parlé un jour d'un village, situé non loin de chez nous, perché dans les montagnes ; on m'avait raconté tant et tant sur la richesse de cette cité moyenâgeuse et sur la vitrine architecturale et artisanale qu'elle représentait pour la région, que je m'étais pour une fois un peu renseigné et documenté ; mais, pour être franc, ce qui m'avait surtout interpellé, c'était l'histoire peu banale d'un homme que l'on disait hors du commun, berger et maire d'un village usé par plusieurs siècles d'histoire, "Vieille France" si je ne m'abuse... Ce berger, et à l'occasion maire, partait des mois dans les montagnes avec ses bêtes et vivait lui aussi en retrait comme un ermite.

Mon studio, suite princière de 25 m<sup>2</sup>, était déjà dans la pénombre ; la lune n'avait pas encore montré le bout de son nez et le soleil en était encore à dévorer son goûter ; il y avait pourtant bien deux grandes baies vitrées dans l'appartement mais elles laissaient entrer peu de lumière. L'une donnait sur un mur, l'autre sur les toits de ma ville !

A vrai dire, je n'avais jamais regardé par-dessus les toits car l'horizon de tuiles et de cheminées n'était pas un domaine qui m'enthousiasmait. En revanche, je passais des heures à contempler ce mur pâle, sali par le temps; je le trouvais très expressif et si proche de moi.

Je me couchais relativement tôt et attendais beaucoup de cette excursion pédestre ; je ferais toute la lumière sur cet homme et espérait inconsciemment qu'il éclaire un peu ma lanterne.

\* \* \* \* \*

Le lendemain matin, je décidais d'aller à sa rencontre; j'avais l'intime conviction de trouver en l'ermite des pâturages, un confrère, à l'esprit aussi renfermé et sauvage... J'allais ainsi à la recherche de ce jumeau dans l'espoir d'y retrouver au bon air, un semblant de vie.

Samedi matin, le réveil sonna longuement à 5h00, ce qui n'était pas dans mes habitudes (de mettre le réveil), et je partis, sac à dos en main, à la quête de cet homme mythique. Je n'y connaissais strictement rien à la montagne et cela m'apparut une excellente occasion pour y faire une petite escapade ; en mon for intérieur, je voyais ceci comme l'aventure, la vraie, celle que l'on ne croise jamais au coin de la rue !

En claquant silencieusement la porte du studio, je criais à voix basse :

- En route, mauvaise troupe !

Je mis plus de temps que je l'avais escompté pour retrouver ce berger dans sa flore sauvage, éloigné de tous au fin fond de sa montagne; par chance, plusieurs guides m'avaient dirigé dans la bonne direction, entres pinèdes et plaines perdues ; au bout de plusieurs heures de marche et d'escalades sans fin, je touchais au but ; je me retrouvais à plus de 1000 mètres d'altitude, surplombant ma région que je ne connaissais en réalité que de nom ; ma ville apparaissait au loin, insignifiante et si petite à mes yeux que je mis du temps à réaliser que c'était bien elle que je devinais à l'horizon.

Je me trouvais face à une bien pauvre bâtisse, qui ressemblait plus à un taudis des steppes qu'à une maison de berger ; pour sûr, le confort et l'esthétique avaient oublié de passer par ce lieu ; peu m'importait, je désirais rencontrer cet homme, ce frère qui allait sûrement m'apprendre tant et tant sur moi.

J'allais à sa rencontre et me présentais sac à dos à terre devant la dite porte de sa cabane en bois; la porte restait fermée malgré mes appels insistants :

- Oh hé, y'a quelqu'un !?
- Oh hé, le berger, vous êtes là ?!
- Hé, ho, Msieur le maire...?

Après plusieurs minutes de silence, je poussais la porte et entrais dans sa demeure ; peut-être qu'il sommeillait ou qu'il ne répondait pas aux inconnus. Il aurait bien eu raison d'ailleurs de ne pas venir à la rencontre d'un homme de la ville, venu l'espionner comme un singe en cage; j'en aurais fait de même ! J'entrais donc dans la pièce sombre et ne vit rien qui me laissait présager à la présence d'un ermite ; seul un chat blanc baillait sereinement sur une chaise en paille ; j'en conclus que mon homme était absent. Je ne voulais pas faire la connaissance du maire mais celle du berger car malgré les apparences, ce n'était pas le même homme...

Je dus attendre de longues heures avant de rencontrer le berger ; j'étais à présent sûr de mes convictions quant à l'homme que j'allais découvrir et je ne m'attendais pas à un accueil chaleureux; de toute façon, je n'avais rien à lui dire, je voulais juste le voir vivre parmi les siens, survivre dans son milieu pittoresque.

Le chat blanc me confirmait dans ce sentiment d'isolement, il n'avait pas voulu entamer la causette avec moi, j'avais dû subir ses bâillements et ronflements intempestifs durant toute cette longue attente... L'un me plaisait, l'autre me hérissait !

\* \* \* \* \*

Quelle erreur, quelle horreur !

Le moment tant espéré était arrivé sans que je ne m'en rende compte !

Il était rentré dans sa baraque miteuse sans faire de bruit mais en était sorti aussitôt, s'en m'apercevoir, terré dans le noir, sur un pseudo divan, vieux de plusieurs siècles.

Je sortis à mon tour, j'allais à sa rencontre pour me présenter mais je fus stoppé net au seuil de la porte par la scène qui défilait devant mes yeux :

L'homme malgré son vieil âge, semblait ouvert, chaleureux et plein de vie !!? Bref, tout ce que je réfutais, tout ce que je voulais éviter... Le berger et le maire ne faisaient qu'un.

Mais le pire était à venir !

Non seulement le vieil homme était accompagné par un enfant, presque adulte, avec qui il discutait sans cesse, mais de surcroît, il communiquait avec ses bêtes !!

Je restais stupéfait sur le seuil de porte, comme un âne, incapable d'avancer et de prononcer le moindre mot... Par miracle, les deux paysans ne m'avaient pas vu et j'en profitais pour me cacher derrière une meule de foin, entreposé à quelques pas de la cabane ; je pouvais, sans trop de risque d'être vu, espionner ces deux gaillards dans leur invraisemblable conversation.

J'étais ahuri, paralysé comme jamais, blotti derrière la meule comme une bête traquée, à épier leurs moindres gestes, à analyser chacune de leurs paroles. J'étais bouleversé par ce scénario que je n'avais pas prévu et que jamais, je n'aurais imaginé ; c'était pour ainsi dire le film catastrophe...!

Le vieux berger causait comme un homme de la ville ! J'en étais sûr désormais, il n'était pas mon semblable, il n'était pas le jumeau, le frère que je recherchais et pour cause, il devait être un de ces fous, pris par le mal du pays, emporté par l'air des montagnes. Le spectacle qui s'offrait à moi était digne du cirque : le berger et son jeunot causaient philosophie avec la chèvre Huguette... Je l'avais entendu prononcer son nom, drôle de façon de nommer sa chèvre, me suis-je dit !?

Le vieux dialoguait même haut et fort avec son chien sur la coordination du troupeau, il s'énervait fréquemment à l'encontre de son unique coq, il s'enivrait de joie avec son cheval, fatigué par les longues marches dans les hautes montagnes, il s'entêtait à raisonner son âne, qui en était vraiment un d'ailleurs ; bref, un vrai dingue ce berger de Vieille France...!!

\* \* \* \* \*

Je m'en retournais dans la ville, le quartier, le studio, déçu par cet ermite qui n'en était pas un, frustré par ce si long chemin qui m'avait contraint à ouvrir les yeux sur le monde extérieur, sur un univers que je pensais reconnaître et qui m'étais finalement inconnu et mystérieux... Je ne désirais plus y penser et oublier complètement ce monde grotesque.

Je rentrais dans mes meubles, enfin, et je me consolais de ce triste périple par un petit repas aux chandelles, seul, en amoureux, en tête à tête avec moi-même et mon petit chat gris Hugues ; je reprenais place parmi les miens et me retrouvais un semblant de vie, au milieu de mes objets fétiches, parmi mes souvenirs de vie confortable ; j'étais heureux ainsi !

Je me couchais dans des draps propres et soyeux avec le sentiment d'avoir avancé un peu sur la quête de mon existence ; ma vie méritait d'être vécue, seule et unique, elle était bien ainsi, puisque j'étais heureux et que personne, non, vraiment personne ne venait me déranger, ni bouleverser son déroulement.

Dans un dernier sursaut de paupières, j'eus tout de même une pensée pour le vieux berger et son jeunot, perdus dans leur brousse montagnarde, dans le froid et dans la misère boueuse de leur refuge de fortune : ils n'avaient rien compris aux joies de la vie..., me dis-je avant de sombrer dans le noir épais de la chambre du studio, du quartier, de la ville.

Cyril Suquet © Novembre 1997.

## Mort d'un village

Vieille France est morte  
Son âme a été mise à prix.

Les enfants sont partis,  
Les rues se sont enfuies,  
Les maisons sont ensevelies,  
La misère sévit,  
La rivière n'a plus de lit,  
Les troupeaux meurent dans l'oubli,  
Les artisans sont maudits,  
Les espoirs sont anéantis,  
Les anciens en ont vomi,  
Le patrimoine a été pris,  
L'histoire est trahie,  
Les traîtres se sont enrichis,  
La vie n'a plus lieu d'être ici.

Vieille France est à l'agonie  
Que la ville l'emporte.

(Fin de Vieille France)

## Réveil de chien

Ce matin,  
Je me suis levé de mauvaise humeur,  
J'en avais décidé ainsi.  
L'haleine fétide, la langue fade,  
Les yeux glauques, le regard nébuleux, la gueule enfarinée,  
Le pas tremblant, la démarche chaotique, le style repoussant,  
Rien ne laissait présager à une bonne journée !

Ce matin, je me suis levé de mauvais poil,  
Je l'avais senti dès les premiers clignements de paupières.  
Alors quand, sortant de chez moi, en retard,  
Dans un état difficilement descriptible et peu enviable,  
Et que dévalant comme une bête traquée dans la première rue,  
Je glissais royalement dans une crotte de chien,  
J'aboyais de rage et je décidais sur-le-champ de faire demi-tour.

Je remontais les escaliers comme un fou, haletant,  
Et me jetais aussitôt dans le lit, à peine le pas de la porte franchi.  
Peut-être qu'à mon prochain réveil,  
Les événements se présenteraient sous de meilleurs augures.

## Othello et Napoléon

Le chat aime la vie de château,  
Il la revendique même, au nom de son idéal.  
Il se complaît dans le luxe,  
Les coins soyeux, les places chauffées,  
Les tissus parfumés et les ambiances feutrées.  
Othello en est un charmant représentant,  
Attachant mais toujours fuyant.

Sa journée est un opéra chronométré,  
Chaque croche est bien léchée,  
Le temps doit être respecté, sans fausses notes.  
Dès le petit matin, la couverture du lit  
Cède sa place aux coussins du canapé  
Qui eux-mêmes sont ravis de le voir bondir en fin de matinée,  
Pour sa cachette, sur le tapis sous la table du salon.

Il est le roi en son royaume  
Et à juste titre, un vrai pacha  
Que l'on contemple et l'on envie.  
Othello est un brave chat  
Tant que l'on ne perturbe pas son emploi du temps.

Il s'accorde quelques excursions dans la cuisine,  
Voire, quelques jeux pour amuser la galerie.  
Il se ballade, bâillements en coin, entre deux siestes.  
Othello vit de rêve et de sommeil,  
Une sacré vie en somme.

Othello a été le plus heureux des chats  
Jusqu'au jour, où, malheur,  
Napoléon a fait irruption dans sa vie,  
Dans son domaine, dans son rythme éreintant de somnambule.



Il avait pourtant balisé son territoire,  
Délimité son terrain d'action  
Et tout un chacun respectait ses règles.  
Mais voilà qu'un petit bambin est venu le défier,  
Le provoquer, le chasser : catastrophe, péril en la demeure !

Il s'appelle Léon mais Othello le nomme Napoléon.  
Tous les jours, leur vie commune est un combat titanesque, un défi perpétuel,  
La maison se transforme en champ de bataille.  
Leur affrontement commence dès l'aurore  
Au grand dam du chat qui voit s'envoler ses grasses matinées.  
Othello réfute le jeu du chat et de la souris.

Napoléon, avec son regard inquisiteur,  
Tente peu à peu de gagner du terrain,  
De s'imposer comme le chef.  
Mais Othello, rusé et malicieux, rapide comme l'éclair,  
Trouillard et froussard comme pas permis,  
Évite le conflit, tergiverse et finalement prend l'assaut  
Quand l'ennemi s'y attend le moins.  
Sacré Othello !

En période de trêve,  
Othello lui tolère quelques plaisanteries  
Et amusements qu'il juge de mauvais goût.  
Après tout, les parties de balle et de soldat de plomb,  
Sont pour lui un jeu d'enfant,  
Alors pourquoi s'en priver les rares jours de bonne humeur.  
Ces divertissements lui sont l'occasion de se faire les griffes  
Et d'aiguiser ses futures armes.  
Pauvre Napoléon !

Othello a toujours un oeil ouvert, aux aguets,  
Même en pleine rêverie, prêt à bondir  
Et à ramper le long des frontières de son territoire.  
Gare aux assaillants, Othello le chasseur mène la garde.  
Napoléon n'a qu'à bien se tenir,  
Sinon il subira le châtement suprême : l'exclusion de la maison.

## Pleins feux sur un champ de courses

Grise mine, temps maussade,  
Du temps libre à consumer dans les embouteillages,  
De l'énergie et de la mauvaise humeur à consommer,  
Dans les allées des écuries marchandes,  
Le temps des courses est venu.  
Direction Enghien avec l'engin.  
Au Parking, les voitures égarées croisent des âmes mal garées,  
Pas de temps à perdre, tout le monde est à la pièce.

La chasse est ouverte,  
Entrée dans le box des caddies,  
Les jockeys se bousculent, les petites roues clinquantes galopent,  
Le speaker prononce les cotes et les promotions,  
Le signal est donné, la course commence.  
Les spectateurs sont en transe, ils s'en donnent à cœur joie,  
Ils misent sur les meilleures Cadillacs, les plus beaux pur-sang,  
Les parieurs et les parias ne font pas dans le détail.

Dans les rayons, c'est la cavalcade,  
On cavale, on se bouscule, on navigue à découvert,  
Un seul son de cloche, et c'est la débandade !  
Même les mouches ne s'entendent plus voler.  
Dans les allées multicolores, noires de monde,  
On ne fait pas de quartier,  
Pour son voisin, aucune pitié.  
Au passage des haies de confiseries,  
Le saut de calories se fait sentir,  
Le combat à grande vitesse devient âpre,  
Roues contre joues, à la queue-le-le.

On répare les blessures  
Au passage de la parapharmacie.  
L'un des concurrents est distancé,  
Son char d'assaut est ruiné.  
Il a raté le tournant aux fruits et légumes,  
Il est parti dans les pommes,  
Il aura droit à une prune par les commissaires de la course.  
Empêtré dans un panier à salades,  
Il demande du secours à son lad.

Dernier tournant décisif,  
Rayon des boissons alcoolisées, les jockeys sont en sueur,  
Dans un état déjà second,  
Qui passera en premier dans la ligne droite devant les surgelés ?  
Roulement de tambour des grosses caisses,  
La ligne d'arrivée s'annonce.  
Derniers sursauts précipités des athlètes en Cadillac,  
Pieds à l'étrier, le cou collé à l'encolure,  
Le regard rivé sur le tapis roulant de la délivrance,  
Le grand prix des courses ne fait que commencer.

## Partie de chasse

Chemin faisant,  
Deux chasseurs du dimanche  
Avancent tant bien que mal  
Dans l'univers forestier.

Rien ne les arrêtera,  
Dans leur quête de sensations fortes,  
Pas même le froid,  
Pas même l'odeur nauséabonde du sang coagulé,  
Pas même la peur d'une mauvaise rencontre.

Au moindre bruit suspect,  
Ils se terrent dans des trous de souris ;  
Les taupes font la conversation  
A ces convives de dernière heure.  
Un battement d'ailes sous les feuillages  
Et c'est le feu d'artifice !  
Un jaillissement de couleurs,  
Du vert au marron glacé.  
Pauvres bougres !  
Il ne s'agissait que d'un coup de brise  
Des coups de feu pour du vent en somme,  
Histoire de ne pas rouiller le fusil,  
Histoire de tuer le temps,  
Histoire de ne pas se refroidir,  
En attendant mieux, en attendant le moment propice,  
En attendant la récompense tant convoitée.

Les deux chasseurs se fondent dans la nature,  
A croire qu'ils veulent passer inaperçus !  
Les oiseaux se fendent la poire,  
Ils ont l'air de deux pommes,  
A moitié pourries, complètement givrées.

Chemin faisant,  
Les deux lascars reprennent du service  
Et scrutent l'horizon sans trop de conviction.  
A peine relevés de leurs émotions,  
Le premier marche royalement dans un crottin tout frais,  
Le second s'éclate de rire comme une chasse d'eau,  
Réduisant à néant leurs efforts de discrétion :  
Deux vraies chèvres ces chasseurs !  
Il leur faudrait des échasses  
Pour se voir ainsi ridiculisés.  
Le bruit court alors dans la forêt  
Que deux clowns tentent désespérément  
De réussir leur numéro de chasse,  
Ils sont devenus la risée de la faune  
Qui ne voudrait pas rater ce spectacle hilarant.

Le doute et le regret s'installent chez les deux compères :  
Quelle poisse cette chasse,  
C'est vraiment la chiasse,  
Autant aller à la pêche,  
Assis sur une chaise,  
Le châssis au chaud.  
Le poisson, ça mord et ça joue  
Sans se déplacer,  
Sans se cacher,  
Sans se chercher !

Refroidis par leur chasse à cour,  
A court de victuailles,  
Réchauffés par la crasse  
Qui a pris possession de leurs déguisements,  
Démunis, dépités et sans recours,  
Les deux aventuriers des temps anciens sont à la masse,  
C'est sûr, ils vont rentrer bredouille !

Aucun gibier en vue,  
Aucune âme qui vive,  
Juste deux troubadours qui survivent,  
Et demeurent sans voix  
Dans le noir silencieux.  
Aucun animal à perte de vue,  
La faune est sans pitié,  
Pour ces deux fauves d'une autre nature.

Chemin rebroussant,  
Les deux chasseurs de tête oublient leur mauvais sort,  
Chassent leurs idées noires,  
Et rentrent la tête vide dans leur tanière  
Avec des rêves de grillade envolés.

## Hommes et Chiens

Les hommes sont en laisse,  
Comme des petits rats,  
Des moins que rien, en vérité des traîtres.  
Les chiens sont hilares, en liesse,  
Ils promènent leurs maîtres,  
Puis les rangent au placard, bon débarras !

Les hommes en laisse se reniflent les fesses  
Et de la rue, croient connaître chaque mètre.  
De leurs regards de chiens battus, ils se lancent des caresses.  
Les chiens hilares fustigent les hommes en détresse,  
Ils empestent les trottoirs, ne respectent aucunes règles.  
Les chiens avarés de familiarité aboient leur ivresse.

Les chiens en ont marre de ces pauvres rats des rues espiègles,  
Ils n'ont même plus envie de se livrer à ce jeu de trottoir,  
Ces hommes ne méritent pas leur place, ils ne sont que des intrus !  
Les chiens ne tombent pas dans le panneau de l'illusoire,  
Leur honneur n'est pas à brader au coin de la rue.  
A chacun sa place, à chacun sa laisse.

## Maître-Chien

Le maître n'est pas toujours celui qu'on croit,  
Il faut être aveugle pour ne pas s'en rendre compte.

A chaque fois que je croise un homme,  
Errant, à la vie de chien,  
Je me demande où est son maître,  
La voix qui lui permettra de trouver où se nicher.

A chaque fois que je croise un chien,  
Marchant prudemment comme un petit bonhomme,  
Je me demande où est son homme,  
Celui qui lui sert de voix  
Pour le guider à son domicile.

A chaque fois que je croise un maître-chien,  
Je ne sais dissocier le maître du chien,  
Je ne sais différencier l'homme de la bête.  
Après tout, ils ne font plus qu'un !  
Allez savoir, il faut être aveugle  
Pour ne pas s'y tromper.



## Déchets humains

Au coin de la rue,  
On expose un tas de déchets humains  
Qui traînent en vrac,  
De la tête de veau à la morue,  
Des horreurs qui empestent jusqu'au lendemain.

Au coin de la rue,  
Il y a un tas de petits riens,  
Une mine d'or de bric-à-brac.  
Les rats passent, les chiens ont accouru  
Accompagnés de tonnes de vauriens.

Au coin de la rue,  
On croise un autre monde,  
Une société qui se détraque,  
Jonchée d'oubliés et de détritrus  
Exhibant au soleil, l'immonde.

Au coin de la rue,  
Il y a la peste  
Patatras : crac !  
A la poubelle les incongrus  
Et retraits de plus belle ceux qui pestent.

Au coin de la rue,  
Le badaud se repose sur un tas de déchets humains  
Qui traînent en vrac,  
Des boutons dorés aux verrues,  
Des horreurs que l'on rejette avec dédain.

## A la limite

Vivre en marge, à la limite,  
Un songe qui me frôle, parfois,  
Une idée qui me dérange, souvent,  
Et pourtant tout ce qui m'entoure  
Est parfaitement délimité, minuté, cloisonné,  
J'en connais les frontières,  
Je vis avec ses limites, sciemment.

Si un jour, la vie m'offrait,  
Inconsciemment, naïvement,  
De vivre à la frontière,  
De passer dans l'au-delà,  
Je m'y engouffrerais, sans raison  
Je m'y donnerais, sans limite,  
Et m'envolerais, libre,  
Au-delà des limites et des frontières,  
A la découverte de nouveaux horizons,  
Je deviendrais une âme sans frontières.

Mais ce jour n'est pas venu,  
Les frontières me rappellent à l'ordre  
Et je me limite à cet univers clos  
Qui m'est imposé, sans lueurs d'espoir.

Vivre en marge, un jour peut-être,  
Une nuit, sûrement,  
A la limite.

## ENTRE CIEL ET TERRE

<b>Feuille d'automne</b>	<b>p.3</b>
<b>Jardinage sur fond rose</b>	<b>p.4</b>
<b>Souvenirs de marée basse</b>	<b>p.5</b>
<b>Retour sur Andelle</b>	<b>p.7</b>
<b>Les oiseaux du ciel</b>	<b>p.8</b>
<b>Deux oisillons</b>	<b>p.9</b>
<b>Jacquot le perroquet</b>	<b>p.10</b>
<b>L'escargot Oscar</b>	<b>p.13</b>
<b>La mouche et la vache</b>	<b>p.15</b>
<b>Raymonde et Raymonde</b>	<b>p.16</b>
<b>Le taureau et le têtù</b>	<b>p.17</b>
<b>Pivert et le ver de terre</b>	<b>p.18</b>
<b>Le renard, la sorcière et la fourmi</b>	<b>p.20</b>
<b>Le mur et l'araignée</b>	<b>p.22</b>
<b>Le moustique et le dormeur</b>	<b>p.24</b>

<b>La phobie des petites bêtes</b>	<b>p.25</b>
<b>La ferme !</b>	<b>p.26</b>
<b>Vieille France</b>	<b>p.27</b>
<b>Village</b>	<b>p.28</b>
<b>Le berger de vieille France</b>	<b>p.30</b>
<b>Les artisans du clair de lune</b>	<b>p.31</b>
<b>L'Ermite</b>	<b>p.33</b>
<b>Mort d'un village</b>	<b>p.38</b>
<b>Réveil de chien</b>	<b>p.39</b>
<b>Othello et Napoléon</b>	<b>p.40</b>
<b>Pleins feux sur un champ de courses</b>	<b>p.42</b>
<b>Partie de chasse</b>	<b>p.44</b>
<b>Hommes et Chiens</b>	<b>p.47</b>
<b>Maître-Chien</b>	<b>p.48</b>
<b>Déchets humains</b>	<b>p.49</b>
<b>A la limite</b>	<b>p.50</b>

Retrouver ce recueil de poésies sur :

« Les Z'écrits de Cyril SUQUET »

[www.lesecritsdecyrilsuquet.wifeo.com](http://www.lesecritsdecyrilsuquet.wifeo.com)



Autres recueils de poésies écrits par l'auteur :

- *Aux portes de l'inconscience*, mars 1997.

- *Vers de terre et d'ailleurs*, mai 1997

- *Arc-en-ciel*, octobre 1997